

ECM-0166
Le maître ignorant



Nature	Livre imprimé
Titre	Le maître ignorant, 5 leçons sur l'émancipation intellectuelle
Auteurs	Jacques Rancière
Date de publication	2004
Nombre de pages	240 p
Pays	FR
Editeur	Poche 10/18
Lien internet	
Lieu de consultation ou mode d'accès	

Note argumentaire de la contribution

Marcher ensemble, au-delà de la barrière de la langue pour observer et comprendre par soi même

En 1818, Joseph Jacotot, révolutionnaire exilé et lecteur de littérature française à l'université de Louvain, commença à semer la panique dans l'Europe savante. Non content d'avoir appris le français à des étudiants flamands sans leur donner aucune leçon, il se mit à enseigner ce qu'il ignorait et à proclamer le mot d'ordre de l'émancipation intellectuelle : tous les hommes ont une égale intelligence. Il ne s'agit pas de pédagogie amusante, mais de philosophie et de politique. Jacques Rancière offre, à travers la biographie de ce personnage étonnant, une réflexion philosophique originale sur l'éducation. La grande leçon de Jacotot est que l'instruction est comme la liberté elle ne se donne pas, elle se prend.

Abécédaire

2004 - BELGIQUE LOUVAIN - CONSCIENCE d'HUMANITE, D'EGALITE - EMANCIPER - ENSEIGNER - EXPERIENCE - IGNORANCE - INTELLIGENCE - MAITRE - METHODE - MOUVEMENT DE LA PAROLE - POETIQUE - RECIT - TRANSMISSION

Extraits

Extrait à lire, chapitre introduction : offert chez babelio : <https://amzn.eu/3c4O6Gp>

Cette expérience pédagogique ouvrait ainsi sur une rupture avec la logique de toutes les pédagogies. La pratique des pédagogues s'appuie sur l'opposition de la science et de l'ignorance. Ils se distinguent par les moyens choisis pour rendre savant l'ignorant: méthodes dures ou douces, traditionnelles ou modernes, passives ou actives, dont on peut comparer le rendement. De ce point de vue, on pourrait, en première approche, comparer la rapidité des élèves de Jacotot avec la lenteur des méthodes traditionnelles. Mais, en réalité, il n'y avait rien à comparer. La confrontation des méthodes suppose l'accord minimal sur les fins de l'acte pédagogique : transmettre les connaissances du maître à l'élève. Or Jacotot n'avait rien transmis. Il n'avait fait usage d'aucune méthode. La méthode était purement celle de l'élève. Et apprendre plus ou moins vite le français est en soi-même une chose de peu de conséquence. La comparaison ne s'établissait plus entre des méthodes mais entre deux usages de l'intelligence et deux conceptions de l'ordre intellectuel. La voie rapide n'était pas celle d'une meilleure pédagogie. Elle était une autre voie, celle de la liberté, cette voie que Jacotot avait expérimentée dans les armées de l'an II, la fabrication des poudres ou l'installation de l'École polytechnique : la voie de la liberté répondant à l'urgence de son péril, mais aussi bien celle de la confiance en la capacité intellectuelle de tout être humain. Sous le rapport pédagogique de l'ignorance à la science, il fallait reconnaître le rapport philosophique plus fondamental de l'abrutissement à l'émancipation. Il y avait ainsi non pas deux mais quatre termes en jeu. L'acte d'apprendre pouvait être produit selon quatre déterminations diversement combinées : par un maître émancipateur ou par un maître abrutissant; par un maître savant ou par un maître ignorant.

...

Un autre ignorant. Les exclus du monde de l'intelligence souscrivent eux-mêmes au verdict de leur exclusion. Bref, le cercle de l'émancipation doit être commencé.

Là est le paradoxe. Car, à y réfléchir un peu, la « méthode » qu'il propose est la plus vieille de toutes et elle ne cesse d'être vérifiée tous les jours, dans toutes les circonstances où un individu a besoin de s'approprier une connaissance qu'il n'a pas le moyen de se faire expliquer. Il n'y a pas d'homme sur la terre qui n'ait appris quelque chose par lui-même et sans maître explicateur. Appelons cette manière d'apprendre « enseignement universel » et nous pourrions l'affirmer : « L'Enseignement universel existe réellement depuis le commencement du monde à côté de toutes les méthodes explicatrices. Cet enseignement, par soi-même, a réellement formé tous les grands hommes. Mais voilà l'étrange : « Tout homme a fait cette expérience mille fois dans sa vie, et cependant jamais il n'était venu dans l'idée de personne de dire à un autre : J'ai appris beaucoup de choses sans explications, je crois que vous le pouvez comme moi (...) ni moi ni qui que ce soit au monde ne s'était avisé de l'employer pour instruire les autres 3. » A l'intelligence qui somnole en chacun, il suffirait de dire : Age quod agis, continue à faire ce que tu fais, « apprends le fait, imite-le, connais-toi toi-même, c'est la marche de la nature ». Répète méthodiquement la méthode de hasard qui t'a donné la mesure de ton pouvoir. La même intelligence est à l'oeuvre dans tous les actes de l'esprit humain.

...

Il sentait au contraire dans l'affaire une nouvelle forme d'abrutissement. Qui enseigne sans émanciper abrutit. Et qui émancipe n'a pas à se préoccuper de ce que l'émancipé doit apprendre. Il apprendra ce qu'il voudra, rien peut-être. Il saura qu'il peut apprendre parce que la même intelligence est à l'oeuvre dans toutes les productions de l'art humain, qu'un homme peut toujours comprendre la parole d'un autre homme. L'imprimeur de Jacotot avait un fils débile. On désespérait d'en rien faire. Jacotot lui enseigna l'hébreu. Après quoi l'enfant devint un excellent lithographe. L'hébreu, cela va de soi, ne lui servit jamais à rien - sinon à savoir ce qu'ignoraient toujours les intelligences mieux douées et plus instruites: ce n'était pas de l'hébreu.

Les choses étaient donc claires : ce n'était pas une méthode pour instruire le peuple, c'était un bienfait à annoncer aux pauvres : ils pouvaient tout ce que peut un homme. Il suffisait de l'annoncer. Jacotot décida de s'y dévouer. Il proclama que l'on peut enseigner ce qu'on ignore et qu'un père de famille, pauvre et

ignorant, peut, s'il est émancipé, faire l'éducation de ses enfants, sans le secours d'aucun maître explicateur. Et il indiqua le moyen de cet enseignement universel: apprendre quelque chose et y rapporter tout le reste d'après ce principe: tous les hommes ont une égale intelligence.

On s'émut à Louvain, à Bruxelles et à La Haye; on prit la chaise de poste de Paris et de Lyon; on vint d'Angleterre et de Prusse entendre la nouvelle; on alla la porter à Saint-Pétersbourg et à la Nouvelle-Orléans. Le bruit en courut jusqu'à Rio de Janeiro. Pendant quelques années la polémique se déchaîna et la République du savoir trembla sur ses bases.

Tout cela parce qu'un homme d'esprit, un savant renommé et un père de famille vertueux était devenu fou, faute d'avoir su le hollandais.

Citations :

Qui enseigne sans émanciper abrutit. Et qui émancipe n'a pas à se préoccuper de ce que l'émancipé doit apprendre.

Il faut choisir de faire une société inégale avec des hommes égaux ou une société égale avec des hommes inégaux. Qui a quelque goût pour l'égalité ne devrait pas hésiter : les individus sont des êtres réels et la société une fiction. C'est pour des êtres réels que l'égalité a du prix, non pour une fiction. Il suffirait d'apprendre à être des hommes égaux dans une société inégale. C'est ce que veut dire s'émanciper.

La routine n'est pas ignorance, elle est lâcheté et orgueil de gens qui renoncent à leur propre puissance pour le seul plaisir de constater l'impuissance du voisin.

Un homme de progrès, c'est un homme qui marche, qui va voir, expérimente, change sa pratique, vérifie son savoir, et ainsi sans fin.

Il y a inégalité dans les manifestations de l'intelligence, selon l'énergie plus ou moins grande que la volonté communique à l'intelligence pour découvrir et combiner des rapports nouveaux, mais il n'y a pas de hiérarchie de capacité intellectuelle.

Il faut apprendre. Tous les hommes ont en commun cette capacité d'éprouver le plaisir et la peine.

Qui cherche trouve toujours. Il ne trouve pas nécessairement ce qu'il cherche, moins encore ce qu'il faut trouver. Mais il trouve quelque chose de nouveau à rapporter à la chose qu'il connaît déjà

Les pensées volent d'un esprit à l'autre sur l'aile de la parole.

L'ignorant apprendra seul ce que le maître ignore si le maître croit qu'il le peut et l'oblige à actualiser sa capacité.

Nous connaissons cette logique sociale de la fausse modestie où ce à quoi l'on renonce établit la solidité de ce qu'on annonce

La liberté ne se garantit par aucune harmonie préétablie. Elle se prend, elle se gagne, elle se perd par le seul effort de chacun

L'égalité ne se donne ni ne se revendique, elle se pratique, elle se vérifie.

On peut enseigner ce qu'on ignore si l'on émancipe l'élève, c'est-à-dire si on le contraint à user de sa propre intelligence

L'enseignement universel est la méthode des pauvres. Mais ce n'est pas une méthode de pauvres. C'est une méthode d'hommes, c'est-à-dire d'inventeurs. Qui l'emploiera, quels que soient sa science et son rang,

multipliera ses pouvoirs intellectuels. Il faut donc l'annoncer aux princes, aux ministres et aux puissants : ils ne peuvent instituer l'enseignement universel; mais ils peuvent l'appliquer pour instruire leurs enfants.

On peut enseigner ce qu'on ignore si l'on émancipe l'élève, c'est-à-dire si on le contraint à user de sa propre intelligence

La déraison sociale trouve sa formule ramassée dans ce qu'on pourrait appeler le paradoxe des inférieurs supérieurs : chacun y est soumis à celui qu'il se représente comme inférieur, soumis à la loi de la masse par sa prétention même à s'en distinguer.

Là où cesse le besoin, l'intelligence se repose, à moins que quelque volonté plus forte se fasse entendre et dise : continue ; vois ce que tu as fait et ce que tu peux faire si tu appliques la même intelligence que tu as employée déjà, en portant à toute chose la même attention, en ne te laissant pas distraire de ta voie.

L'homme est un animal poétique, p. 109-110 :

Pour [les profanes], comme pour tout être raisonnable, reste donc ce mouvement de la parole qui est à la fois distance connue et soutenue à la vérité et conscience d'humanité, désireuse de communiquer avec les autres et de vérifier avec elles sa similitudes. « L'homme est condamné à sentir et à se taire ou, s'il veut parler, à parler indéfiniment puisqu'il a toujours à rectifier en plus ou en moins ce qu'il vient de dire (...) parce que, quelque chose qu'on en dise, il faut se hâter d'ajouter : ce n'est pas cela ; et, comme la rectification n'est pas plus entière que le premier dire, on a, dans ce flux et dans ce reflux, un moyen perpétuel d'improvisation. » (J. Jacotot, Droit et philosophie panécastique, Paris, 1938, p. 231)

Improviser est, on le sait, un des exercices canoniques de l'enseignement universel. Mais c'est d'abord l'exercice de la vertu première de notre intelligence : la vertu poétique. L'impossibilité où nous sommes de dire la vérité, quand même nous la sentons, nous fait parler en poètes, raconter les aventures de notre esprit et vérifier qu'elles sont comprises par d'autres aventuriers, communiquer notre sentiment et le voir partagé par d'autres êtres sentants. L'improvisation est l'exercice par lequel l'être humain se connaît et se confirme dans sa nature d'être raisonnable, c'est-à-dire d'animal « qui fait des mots, des figures, des comparaisons, pour raconter ce qu'il pense à ses semblables » (Jacotot, Enseignement universel. Musique, 3e éd., Paris, 1830, p. 163).

La vertu de notre intelligence est moins de savoir que de faire. « Savoir n'est rien, faire est tout ». Mais ce faire est fondamentalement acte de communication. Et, pour cela, « parler est la meilleure preuve de la capacité de faire quoi que ce soit. » Dans l'acte de parole, l'homme ne transmet pas son savoir, il poétise, il traduit et convie les autres à faire de même.

On peut ainsi rêver d'une société d'émancipés qui seraient une société d'artistes. Une telle société répudierait le partage entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui possèdent ou ne possèdent pas la propriété de l'intelligence. Elle ne connaîtrait que des esprits agissants : des hommes qui font, qui parlent de ce qu'ils font et transforment ainsi toutes leurs œuvres en moyens de signaler l'humanité qui est en eux comme en tous. De tels hommes sauraient que nul ne naît avec plus d'intelligence que son voisin, que la supériorité qu'un tel manifeste est seulement le fruit d'une application à manier les mots aussi acharnée que l'application d'un autre à manier les outils ; que l'infériorité de tel autre est la conséquence

de circonstances qui ne l'ont pas contraint à en chercher davantage. Bref, ils sauraient que la perfection mise par tel ou tel à son art propre n'est que l'application particulière du pouvoir commun à tout être raisonnable, celui que chacun éprouve, lorsqu'il se retire dans ce huis clos de la conscience où le mensonge n'a plus de sens. Ils sauraient que la dignité de l'homme est indépendante de sa position, que « l'homme n'est pas né pour telle position particulière mais pour être heureux en lui-même indépendamment du sort. (Joseph Jacotot, Enseignement universel. Langue maternelle, 6e éd., Paris, 1836, p. 243) » et que ce reflet de sentiment qui brille dans les yeux d'une épouse, d'un fils ou d'un ami chers présente au regard d'une âme sensible assez d'objets propres à le satisfaire.

Dénonciation de la prétention scientifique et objective du langage, p. 141 :
A ce langage figuré, ce langage de la religion et de la poésie, dont la figuration permet à l'intérêt déraisonnable tous les travestissements, il est possible d'opposer un langage vrai où les mots recouvrent exactement les idées.

Jacotot récuse un tel optimisme. Il n'y a pas de langage de la raison. Il y a seulement un contrôle de la raison sur l'intention de parler. Le langage poétique qui se connaît comme tel ne contredit pas la raison. Au contraire, il rappelle à chaque sujet parlant de ne pas prendre le récit des aventures de son esprit pour la voix de la vérité. Tout sujet parlant est le poète de lui-même et des choses. La perversion se produit quand ce poème se donne pour autre chose qu'un poème, quand il veut s'imposer comme vérité et forcer l'acte. La rhétorique est une poésie pervertie

De la culture de la hiérarchie sociale, p. 70 :

Ainsi va la croyance en l'inégalité. Point d'esprit supérieur qui n'en trouve un plus supérieur pour le rabaisser ; point d'esprit inférieur qui n'en trouve un plus inférieur à mépriser. La toge professorale de Louvain est bien peu de choses à Paris. Et l'artisan de Paris sait combien lui sont inférieurs les artisans de province qui savent, eux, combien les paysans sont arriérés. Le jour où ces derniers penseront qu'ils connaissent, eux, les choses, et que la toge de Paris abrite un songe-creux, la boucle sera bouclée. L'universelle supériorité des inférieurs s'unira à l'universelle infériorité des supérieurs où nulle intelligence ne pourra se reconnaître dans son égale. Or la raison se perd là où un homme parle à un autre homme qui ne peut lui répondre. « Il n'y a pas de plus beau spectacle, il n'y en a pas de plus instructif que le spectacle d'un homme qui parle. Mais l'auditeur doit se réserver le droit de penser à ce qu'il vient d'entendre et le parleur doit l'y engager (...) Il faut donc que l'auditeur vérifie si le parleur est actuellement dans sa raison, s'il en sort, s'il y rentre. Sans cette vérification autorisée, nécessitée même par l'égalité des intelligences, je ne vois, dans une conversation, qu'un discours entre un aveugle et son chien. » (Jacotot, Journal de l'émancipation intellectuelle, t. III, 1835-1836, p. 334)

Réponse à la fable de l'aveugle et du paralytique, l'aveugle parlant à son chien est l'apologue du monde des intelligences inégales. On voit qu'il s'agit de philosophie et d'humanité, non de recettes de pédagogie infantine. L'enseignement universel est d'abord l'universelle vérification du semblable que peuvent faire tous les émancipés, tous ceux qui ont décidé de se penser comme des hommes semblables à tout autre

Ce qui abrute le peuple, ce n'est pas le défaut d'instruction mais la croyance en l'infériorité de son intelligence. Et ce qui abrute les "inférieurs" abrute du même coup les "supérieurs" . Car seul vérifie son intelligence celui qui parle à un semblable capable de vérifier l'égalité des deux intelligences .Or l'esprit supérieur se condamne à n'être point entendu des inférieurs. Il ne s'assure de son intelligence qu'à disqualifier ceux qui pourrait lui en renvoyer la reconnaissance...

...Mais cette croyance à l'inégalité intellectuelle et à la supériorité de sa propre intelligence n'est pas le seul fait des savants et des poètes distingués. Sa force vient du fait qu'elle embrasse toute la population sous l'apparence même de l'humilité. "Je ne peux pas", vous déclare cet ignorant que vous incitez à s'instruire. "Je ne suis qu'un ouvrier". Entendez bien tout ce qu'il y a dans ce syllogisme. Tout d'abord "je ne peux pas" signifie "je ne veux pas., pourquoi ferai cet effort ?".Ce qui veut dire aussi : je le pourrais sans doute, car je suis intelligent ; mais je suis ouvrier. Les gens comme moi ne le peuvent pas. Mon voisin ne le peut pas. Et à quoi cela me servirait-il puisque j'aurais affaire à des imbéciles ?

POUR ALLER PLUS LOIN :

L'auteur : Français, Jacques Rancière, né en 1940 à Alger, est philosophe, professeur émérite à l'Université de Paris VIII (Saint-Denis).

Élève de Louis Althusser, il participe en 1965 à Lire le Capital avant de se démarquer rapidement de son ancien professeur. En 1974, il écrit La Leçon d'Althusser, qui remet en cause sa démarche. À la fin des années 1970, il anime avec d'autres jeunes intellectuels comme Joan Borell, Arlette Farge, Geneviève Fraisse, le collectif Révoltes Logiques qui, sous les auspices de Rimbaud, remet en cause les représentations du social traditionnel et fait paraître une revue.

Parallèlement, il se penche sur l'émancipation ouvrière, les utopistes du XIXe siècle (notamment Étienne Cabet) et commence à voyager régulièrement aux États-Unis. De ce travail naîtra sa thèse d'État parue sous le titre : La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier.

À la fin de cette période, Rancière, qui est également cinéophile, proche des Cahiers du cinéma, explore les liens entre esthétique et politique. Courts voyages au pays du peuple, sous la forme de trois nouvelles philosophiques est le premier ouvrage directement consacré à ce sujet.

Un peu plus tard, dans Le philosophe plébéien, il rassemble des écrits inédits de Louis Gabriel Gauny, ouvrier parquetier et philosophe. Au milieu des années 1980, il s'intéresse à un autre personnage peu conventionnel : Joseph Jacotot qui au début du XIXe siècle remit radicalement en cause les fondements de la pédagogie traditionnelle. Cette étude donnera lieu à une biographie philosophique : Le maître ignorant.

Il s'intéresse ensuite à l'ambiguïté du statut du discours historique dans Les mots de l'histoire (ouvrage qui ne put, pour des raisons de dépôt légal, paraître sous le titre initialement prévu par l'auteur, Les noms de l'histoire) a été publié sous le titre de « les mots de l'histoire, essai de poétique du savoir » et, aux éditions de la Fabrique, il publia "Le temps du paysage : aux origines de la révolution esthétique".

IL fut commissaire de l'exposition sur « le beau » au Palais des Papes à Avignon, en 2000.

Critiques :

Ce petit essai de [Jacques Rancière](#) a réveillé, en quelque sorte, ma conscience endormie. Il a ouvert un nouveau champ visuel et intellectuel jusqu'alors impensable et inenvisageable, simplement par le simple fait de penser la notion d'égalité comme un présupposé (il n'y a pas d'inégalité à l'origine) au lieu de la comprendre habituellement comme un but à atteindre. Car tout prend de ce fait une autre tournure : aucune personne ne peut se déclarer détentrice d'un savoir ou d'un savoir faire supérieur et inatteignable et ainsi instaurer de facto une hiérarchie de l'intelligence. Ce constat provient de la découverte par [Jacques Rancière](#) d'un révolutionnaire français exilé à Louvain au début du XIXe siècle qui secoua les principes établis responsables de la soumission intellectuelle du plus grand nombre, au profit des plus instruits. Ce dénommé Joseph Jacotot se mit en effet à enseigner ce qu'il ignorait par un travail d'observations et de comparaisons, et obtint des résultats surprenants.

En jouant sur l'ambiguïté de l'énonciateur, j'ai comme eu la sensation d'entendre un Joseph [Rancière](#)/Jacques Jacotot clamer qu'il était temps et possible (que ce soit au début du XIXe ou à la fin du XXe siècle) pour chacun de prendre part aux décisions qui structurent nos communautés.

Pourriez-vous enseigner sans avoir appris ?

L'auteur débute par le récit-socle de son ouvrage, l'expérience du français [Joseph Jacotot](#) qui, au tournant du XIXème siècle, parvint à enseigner le français à ses étudiants des Pays-Bas, tout en ignorant lui-même le flamand ! Ils ont appris sans comprendre autrement dit sans explications (Hartelijk gefeliciteerd !). Nous sommes d'accord pour reconnaître que l'explication est nécessaire en pédagogie, la parole du maître, qui pourtant disparaît dans l'instant, l'emporte sur l'écrit indélébile du manuel donné par les parents par exemple. C'est par cet acte que la famille ne peut se substituer au maître, l'art de l'explication, l'art des raisonnements. Et le maître est seul juge du moment où l'élève a compris les explications. Jacotot, et [Rancière](#) après lui, veulent torpiller ce postulat. Car pourtant chaque enfant, quelle que soit ses

origines sociales, dans le monde, fait déjà un apprentissage conséquent sans maître : celui de la langue maternelle. Alors pourquoi décréter ensuite qu'il a besoin de maître pour apprendre ? C'est tout le postulat qui fait dire qu'il faut soi-même savoir pour transmettre et apprendre et qui divise le monde entre maîtres et élèves, entre intelligents et ignorants.

Pour Jacotot c'est un abrutissement. L'élève fait le deuil du fait qu'il ne peut pas comprendre sans explications. L'émancipation, est le but et le moyen de l'enseignement universel « il faut apprendre quelque chose et y rapporter tout le reste ».

Le maître ignorant n'est pas là pour corriger, pour permettre à l'élève de faire l'économie de quoi que ce soit mais pour juger de la radicalité de son effort et de sa vigilance : en d'autres termes de son attention, qui est la condition sine qua non de son apprentissage.

On comprend bien que l'émancipation est l'effort personnel de se croire à égalité et c'est ainsi le contraire de l'abrutissement. Ce dernier consistant à croire en des intelligences supérieures et inférieures et sans moyen pour l'intelligence supérieure de se faire comprendre et sans moyens pour l'inférieure de vérifier le raisonnement de l'intelligence supérieure qui débouche sur un dialogue « entre un aveugle et un chien ». A la lecture de cet ouvrage on s'interroge : une société émancipée, si nous partons du principe qu'elle est faisable, repense entièrement l'organisation de l'instruction mais aussi du travail et de la vie en communauté. En fin de compte, la question n'est pas tant « est-ce faisable ? » mais « souhaite-t-on dans notre société des individus égaux, émancipés, en lieu et place des « abrutis » que la société produit actuellement ? (Le terme « abruti » a un sens qui lui est propre chez **Jacques Rancière** et n'est pas synonyme de bêtise, de sorte qu'on peut se lâcher sans culpabilité, absous de l'onction philosophique, un peu à la façon du « salaud » de l'existentialisme Sartrien).

Pour l'auteur c'est le mépris qui empêche les individus d'utiliser la raison et de se considérer comme des égaux. Le mépris est la passion de l'inégalité : il se manifeste par une humilité qui n'est que paresse et qui cache en creux une supériorité latente (je ne peux pas faire ça moi, mais sous-entendu, je suis au-dessus de ça). L'auteur développe également une théorie sociale, sur le modèle scientifique : si chaque individu est intelligent, la société n'est pas pour autant une intelligence collective.

Jacques Rancière rend hommage à Jacotot, ce pédagogue singulier de l'émancipation intellectuelle qui déboulonne bien des postulats sociaux, que nous avons encore aujourd'hui dans l'organisation de l'éducation nationale, et qui participent, au-delà de l'éducation, à la hiérarchie sociale dans le travail, dans la vie citoyenne etc... Dommage que le philosophe et enseignant **Rancière** n'ait pas poussé la révérence jusqu'à essayer à son tour les méthodes de Jacotot.

Au sortir on a aussi envie de lire « Les Aventures de Télémaque » de **Fénelon, comme ces jeunes néerlandais qui ont appris le français sur la seule base de cet ouvrage en édition bilingue. Qu'en pensez-vous ?...**

L'expérience de Jacotot est un très beau symbole des principes de la pédagogie alternative (que Freinet, **Montessori**, Steiner... ont essayé de mettre en oeuvre dans leurs écoles). La motivation de la personne qui apprend est bien-sûr déterminante dans la réussite de l'apprentissage, mais ce que remarque Jacotot est surtout l'efficacité de l'apprentissage en autonomie de ses étudiants. Certes, il leur a donné un outil pratique d'apprentissage (**Fénelon** ayant conçu son livre comme un roman pédagogique, enseignant par la fiction la belle langue et la culture au dauphin du roi de France, **Les Aventures de Télémaque** (1699) était aux XVIIIe et XIXe siècles l'un des grands best sellers, et notamment pour apprendre le français à l'étranger).

Mais c'est parce qu'ils cherchent par eux-mêmes le fonctionnement de la langue française en la comparant avec la langue hollandaise, en émettant leurs hypothèses, en se cherchant des explications, qu'ils avancent brillamment. De là le titre volontiers provocateur de **Rancière**, "**Le maître ignorant**" : on peut enseigner n'importe quoi, même ce qu'on ignore, à condition que les apprenants soient motivés et qu'on leur propose des outils adaptés. Il faut faire confiance à l'apprenant pour l'aider au mieux dans son apprentissage, il ira

de lui-même, par son exigence et sa curiosité, à la connaissance, mais par son chemin propre et vers ses connaissances. Il est ainsi nécessaire dans l'enseignement de partir du chemin personnel de curiosité de l'apprenant, source de sa motivation, pour l'accompagner, volontaire, d'un intérêt pratique limité ou infantile à une connaissance plus étendue. Le verbe "ignorer" du titre est volontairement exagéré, pour faire comprendre l'aspect tout à fait secondaire des savoirs, de l'expertise disciplinaire de l'enseignant, ce qui est au contraire la priorité dans les concours de recrutement des enseignants. Il y a inversion paradoxale entre le professeur qui ne sait pas et l'élève qui lui sait, car c'est son propre savoir original qu'il doit construire, et sera donc seul à posséder (l'intelligence collective se renforçant de la variété des intelligences individuelles).

Dans l'application pratique, l'enseignant peut feindre d'ignorer les règles afin de pousser les apprenants à construire eux-mêmes leurs savoirs. D'une même manière, au lieu de dénoncer une "faute", montrant par là sa supériorité en termes de connaissances, l'enseignant peut amener son élève à considérer que le résultat, la solution qu'il a obtenue, sont insatisfaisants et qu'il doit donc chercher à faire mieux (cela nécessiterait de sortir de l'attention quasi exclusive à la méthode ; ex : calculer la vitesse du vélo. Un premier apprenant obtient 300km/h en appliquant la bonne formule mais ne s'étonne pas de son résultat et obtient la moitié des points ; un second obtient 35 au lieu de 30 avec une mauvaise méthode, il obtient zéro point...). En revanche, "ignorant" ne veut pas dire "stupide", "naïf" ou "garde-chiournes", l'enseignant peut (doit) être expert en guidage, en accompagnement, en connaissance et conception de matériel pédagogique. La formation française des enseignants tente depuis bien vingt ans d'intégrer ces préoccupations mais continue d'être dénigrée pour son obsession des connaissances théoriques et son manque d'enseignement pratique. Or, la domination du théorique sur le pratique, c'est le maintien de l'élitisme intellectuel, de la supériorité de classe des sachants.

Les travaux de Jacotot, en tant que document historique, permettent par ailleurs à [Jacques Rancière](#) de ne pas paraître vouloir imposer des thèses et une position politique – proche communiste, anarchiste – pas toujours bien acceptées dans les médias ou même dans un cadre universitaire se voulant neutre. De la même manière que les travaux d'[Etienne Cabet](#) et de Louis [Gabriel Gauny](#) avaient nourri son premier ouvrage [La Nuit des prolétaires \(Archives du rêve ouvrier\)](#) (1981), [Rancière](#) s'appuie sur les réflexions de Jacotot afin d'amener et d'alimenter sa propre réflexion, mais aussi afin de pousser le lecteur à tirer les conclusions par lui-même, celles qui s'imposent au regard des documents. C'est d'ailleurs l'un des principes de la pédagogie alternative : ne pas imposer de solution, de cours, de formule, mais amener les apprenants vers la recherche de solution, qu'ils construisent eux-mêmes le cours, leur savoir, qu'ils trouvent eux-mêmes la formule (on parle de la méthode dite d'induction). Dans son premier essai sur le monde ouvrier, il était déjà question d'auto-apprentissage (comment les ouvriers s'organisant en syndicats ont éprouvé le besoin d'instruire, d'éveiller politiquement leurs pairs, utilisant le temps libre nocturne, à l'image du personnage de Lantier dans *Germinal*). Ici, le souci pédagogique qui anime l'auteur est celui de l'enseignement du peuple, des catégories sociales ouvrières. En quoi l'enseignement public ne remplit-il pas pleinement son rôle émancipateur et a-t-il au contraire souvent un effet d'aliénation, d'asservissement des classes inférieures par une élite ?

Malgré l'habitude contemporaine très critique à l'égard des professeurs et de l'école, cette évidente baisse du niveau scolaire moyen, la dénonciation et la critique radicale du cadre traditionnel de l'enseignement, de son exigence théorique ou formelle, l'autorité du maître, l'obéissance de [l'enfant](#), son inefficacité en termes d'ascension sociale, la reproduction de classes sociales suivant leur patrimoine culturel (mise en évidence par [Pierre Bourdieu](#) et [Jean-Claude Passeron](#) dans *Les Héritiers* en 64, puis dans *La Reproduction* en 70 ; exception faite de quelques transclasses qui légitiment justement ce système déficient), a de quoi choquer. Tout lecteur, étant passé par le cadre de l'école, et de toute évidence y ayant réussi (ne serait-ce qu'à avoir une maîtrise suffisante du langage intellectuel pour lire ce livre), pourrait se sentir attaqué, considérer comme absurde – anarchiste, utopiste – l'idée qu'on puisse apprendre mieux sans école, sans le maître, sans son autorité sans la discipline, la punition, les règles claires... qu'on puisse se passer de l'école puisque l'école les a formés et a grandement participé à leur réussite sociale. L'institution scolaire est vue logiquement, même dans sa forme traditionnelle autoritaire et excluante, comme un progrès humain

déterminant, comme un outil de civilisation, comme un outil d'ascension sociale... Il suffit à l'élève d'être sage et de travailler... Or, avoir appris à lire et écrire, compter, n'est pas une garantie de libération, mais peut même devenir une nouvelle manière d'être assujéti (par intériorisation d'une infériorité intellectuelle par l'échec scolaire). Cette remise en question du bien-fondé de l'éducation nationale rejoint la pensée d'[Ivan Illich, Une société sans école](#) (1971). [Rancière](#) pointe les mêmes dysfonctionnements dus à l'institutionnalisation, l'idéologie qui est au coeur du projet éducatif et qui se mêle insidieusement à l'instruction, ce but de former un employé docile, obéissant, reconnaissant l'autorité, la supériorité de certaines fonctions sociales, de certains savoirs sur d'autres, donc de certains citoyens sur d'autres (on pensera ici au slogan de la Ferme des animaux, de Orwell : "all animals are equals, but some animals are more equals").

Cet objectif pleinement idéologique de former de bons citoyens suivant les normes établies et fixées par un gouvernement, de former une élite en termes de savoirs et savoir-faire idéologiquement jugés comme supérieurs, pervertit toute bonne initiative pédagogique (ce qui se vérifie aujourd'hui où nombre des principes alternatifs - pédagogie par l'action, le projet, induction, co-construction du cours, classe inversée, différenciation et le plus représentatif, la bienveillance - ont été adoptés sans réels résultats). Par exemple, le principe de différenciation, très utilisé aujourd'hui pour tenir compte des spécificités des élèves (déficits, dyslexie, autisme, hyperactivité, peu francophones...) qui est conçu justement dans le but noble de remettre l'élève au centre de son apprentissage, pour construire un enseignement adapté et motivant, devient simplement un faux-semblant de progrès permettant d'intégrer tout type d'élève dans des classes normales et donc de retirer les investissements de cadres pédagogiques spécialisés, pris en charge par des enseignants formés, reconnus et payés à hauteur de leurs compétences. Le programme rigide, les coefficients alloués aux matières, le rythme scolaire annuel, les classes d'âge, les examens, rendent toute pratique de différenciation inutile et même peut-être contre-productive (car l'enseignant affecte de considérer la différence des élèves alors qu'il n'a pas forcément la compétence pour aider, et que ceux-ci seront dans l'ensemble du système notés, classés, orientés, écartés selon une norme bien déterminée). L'émancipation ne peut pas se faire tant que le principe premier de l'éducation nationale est de normaliser, de formater des élèves sages, dociles, reconnaissant l'autorité indiscutable de la norme, des discoureurs qui se disputent sur une solution sans questionner le problème (qui agissent toujours dans le cadre imposé par un maître reconnu de fait). Critiquer le dispositif traditionnel de la personne qui sait devant ceux qui doivent se taire et apprendre, c'est critiquer la relation hiérarchique par excellence qui étant légitimée, transférera une telle légitimité dans le monde du travail, dans la société, entre les décideurs et leurs sujets, les patrons et les employés, les expérimentés et les débutants, les riches ayant réussi et les pauvres, entre les parents et les enfants... des rapports humains de domination. Redéfinir cette relation primordiale, c'est repenser les rapports humains. En cela, on retrouve les conceptions très humanistes du travail émancipateur chez Marx (par exemple dans ses Manuscrits parisiens). Une personne active, actrice de l'orientation de son travail, participant à sa hauteur et selon ses aptitudes à une oeuvre collective, se réalise en tant qu'être humain par son travail, s'émancipe, au lieu d'être dans un rapport de force, de subordination, d'intérêt, vecteur de frustration. Ainsi, le respect au professeur ne doit pas être un respect forcé de la fonction, mais un respect de l'humain, de l'altérité.

C'est ainsi que le principe primordial d'émancipation que tire [Rancière](#) de cette recherche et sur lequel il propose de réfléchir est celui de l'égalité fondamentale entre tous, de tout temps et de tout lieu. Cette affirmation est évidemment paradoxale. Comment ne pas constater les différences de capacité, de talent ? Les aptitudes à réaliser une tâche ? Comment ne pas considérer certains comportements comme moins bons que d'autres ? Or, c'est bien là pour lui une des bases de naissance des inégalités : la valeur qu'on attribue à telle compétence, à telle fonction sociale, à tel savoir plutôt qu'à tel autre, est relative à une idéologie, une idéologie dominante. La hiérarchie des intelligences est donc toute relative. Les anthropologues ont admis comme principe d'analyse ce refus de hiérarchiser les sociétés, de juger des comportements qui paraissent moins bons par rapport à des repères idéologiques qui ont été formés justement en grande partie par l'éducation (refus de l'ethnocentrisme), justement pour mieux comprendre le fonctionnement et la logique globale d'une société. Faire taire cette hiérarchie des connaissances et des

fonctions est le plus sûr moyen de saisir la cohérence des motivations et la logique propre d'un apprenant et de le mener de ses intérêts précoces d'enfant à une curiosité culturelle étendue rejoignant le collectif, l'abstrait, l'intellectuel...

Un autre point qui semble fondamental pour **Rancière** est le rôle de la parole qu'il choisit de qualifier de poétique (au sens de personnalisée, renvoyant à la spécificité de chacun, à son émotion, sa perception subjective), par opposition à un langage qui se voudrait scientifiquement universel (un mot, un concept bien défini, indiscutable). Ce point découle de l'égalité préalable des intelligences : la parole de certains individus, au prétexte qu'ils ne s'expriment pas avec les concepts qui font autorité, avec des mots autorisés, serait invalidée, inférieure. Non pas invalidée pour son contenu (reconnu car discuté, pesé et éventuellement écarté par la communauté de discours), mais pour sa forme, moins noble. Or, l'une des conditions d'émancipation d'un individu est bien la prise en compte de sa parole singulière, de son expérience singulière, par la communauté. Dès lors, l'une des caractéristiques fondamentales d'une pédagogie émancipatrice serait la place accordée à l'expression poétique par l'élève de son expérience d'apprentissage (Ce que le management nomme feedback, utilisé comme outil d'optimisation, ce que les ateliers d'écriture placent au centre du processus créateur-libérateur, comme discussion libre). Dès lors, c'est tout une révision de l'acte pédagogique que propose **Rancière** : lire, écrire, traiter d'un problème, ne serait plus appliquer des principes et utiliser des connaissances universelles extérieures à soi afin de donner une réponse validée par une instance supérieure, mais agir, essayer, rendre compte, traduire par ses propres mots une expérience humaine personnelle, et faire reconnaître par la discussion avec le groupe, la validité, l'universalité ou l'originalité de ce qu'on a vécu. Lien : [HTTPS://LELURONUM.ART.BLOG/2..](https://leluronum.art.blog/2..)



**"Coopér'actif - habiter ensemble, autrement demain"
Projet Erasmus+ 2018-1-FR01-KA201-048236**

*"Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne.
Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable
de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues."*